

Vous souvenez-vous du Fontanil d'autrefois ? Histoires de vie, portraits, témoignages... Découvrez ou retrouvez l'histoire du village et de ses habitants à travers le regard de nos aînés, dans le cadre d'un projet de valorisation du patrimoine immatériel porté par la Ville et accompagné par Sylvie Guignier, conteuse de l'association ÂmaTerraSu.

Vous souhaitez témoigner ?
Envoyez-nous
votre message à
contact@ville-fontanil.fr

Daniel BONNET, 83 ans

« Le patrimoine, ce sont nos racines. On n'est qu'un petit bout dans la vie »

Une maison qui raconte toute une histoire...

Il arrive qu'une bâtisse soit en elle-même un témoignage vivant de l'histoire d'une rue, de la vie d'une commune, d'une époque lointaine. Il en est ainsi de la maison de Monsieur Bonnet, bien repérable par son jardin fleuri, située Grande Rue, au centre du Fontanil-Cornillon. Cette maison est datée de l'année 1600 : « en scrutant un peu la plaque de cheminée, on s'aperçoit d'une indication... C'est pas très net mais on voit, en haut, 1, 6 et 2 zéros entrelacés avec en dessous, des fleurs de lys et des moutons, en sachant que ce type de plaque était mise en place quand la maison était terminée pour apporter la date de création ». L'année indiquée, et la figure héraldique du lys concordent en effet puisque ce blason a été celui du Royaume de France depuis Clovis jusqu'à la Révolution française, représentant la Sainte Trinité ainsi que les vertus théologiques (foi, espérance, charité).



La porte d'accès cloutée, encadrée de pierres de taille, attire l'attention quant à elle par son aspect monumental. Elle évoque celle des cloîtres religieux ou bien encore celle des maisons de notables.

« Dans les années 1600, c'était tenu par des nobles et des bonnes sœurs qui avaient élu domicile là. » À l'époque, les maisons, actuellement mitoyennes, ne formaient qu'un seul corps de bâtiment.

Des travaux effectués dans la partie attenante de la bâtisse ont dévoilé « une amorce de tunnel qui montait jusqu'à l'église pour leur permettre, à ces dames, de monter l'hiver à l'office sans avoir froid. Le tunnel existait, le voisin l'a fermé : il ne voulait pas que ça s'éboule. »

Autre découverte, sépulcrale celle-là, qui laisse penser à des pratiques funestes : « derrière, on avait trouvé également un ossuaire... »

Une succession de métiers

Plus tard, vers 1850, mettant à profit la situation de la maison en bordure de rue et l'existence d'une « grande porte cochère avec deux vantaux pour permettre d'entrer beaucoup de choses », le grand-oncle de la grand-mère de Monsieur Bonnet, Monsieur Allegret Auguste, y a exercé l'activité de charron, un métier indispensable dans chaque village avant la motorisation des transports. Il s'agissait de fabriquer les roues à moyeu, de réparer les véhicules de transport ou de charge, les engins agricoles et artisanaux, tout aussi bien que les brouettes, carrioles, ou les corbillards... Un métier technique qui exigeait un apprentissage d'au minimum cinq années. « Il fabriquait les roues des charrettes et les bandages qu'on mettait autour des roues. Dans le local, qu'on appelait la forge, il y avait deux fenêtres en noyer qui coulissaient pour y voir clair, une forge qui permettait de chauffer au maximum un bandage métallique, et une multitude d'outils. Quand les roues étaient toutes faites, cerclées, on posait le bandage métallique autour. Comme le fer en chauffant devient plus grand, quand il refroidissait il emprisonnait tout ça et ça permettait que ça tienne. »

À la même période, les pièces de la bâtisse jouxtant la rue ont eu un usage commercial : « les locaux avaient été loués pour en faire une boulangerie puis une boucherie. Quand on a fait le ravalement de la façade, on a trouvé les inscriptions... »

Toute une vie, qui, au centre de la commune, a connu de grands changements : après cet aïeul, et avec l'industrialisation, le métier n'a pas été repris. La forge est devenue un local de rangement, lui-même « démonté, à la demande de la mairie pour construire en face ». Aujourd'hui, les fenêtres coulissantes à petits carreaux sont encore en place dans une remise et des pierres de taille, vestiges de la forge, ornent le jardin. « On était tourné vers l'avenir, il fallait modifier notre mode de vie, notre façon même de penser ce qui est regrettable parce qu'en définitive, le patrimoine, ce sont nos racines. On n'est qu'un petit bout dans la vie, c'est dommage de ne pas y avoir pensé... »



Une activité vinicole dans le village ?

« Mon enfance, c'était les premières fraises, les premières cerises, les premiers raisins, une treille de muscat blanc extraordinaire... »

L'activité de la propriété telle que Monsieur Bonnet l'a connue était essentiellement de culture potagère et vinicole. « À la place du parking, il y avait des rangées de vigne, du bas de la côte jusqu'en haut, qui permettaient d'avoir la piquette que tout le monde appréciait ».

Une piquette ? Pas si sûr. Il est bon de rappeler que, s'il n'y a quasiment plus de terre du Fontanil-Cornillon consacré à la culture du raisin, la commune fait cependant partie d'un secteur de vignoble pouvant revendiquer le label IGP « Coteaux-du-Grésivaudan ». D'ailleurs, récemment, les vignes ont fait leur retour sur le côteau. Tout un domaine qui, dans quelques années, donnera un cru portant le nom de Vin du Fontanil.

On comprend ainsi que l'entrée de la cave de la maison ait été conçue en tenant compte de l'activité vinicole : « C'est assez précis, de chaque côté de l'entrée, c'est un petit peu évasé, échancré. Ça permettait de sortir et rentrer le pressoir quand les vendanges étaient faites et qu'on avait récupéré le vin. Au fond de la cave, il y avait une grande cuve en plus de toutes les futailles qui étaient alignées. »

« On vivait d'une manière plus chiche... »

« ... On vivait quasiment en autarcie. Ma mère tenait une épicerie au Chevalon de Voreppe, une boutique où on vendait de tout. Les fruits et les légumes venaient du Fontanil parce que c'était mon grand-père qui s'en occupait et qui amenait les légumes, les salades avec sa petite carriole. Cette même carriole, ma mère l'attelait à son vélo pour aller faire les courses en ville, pour acheter les compléments, huile, sucre, farine, café, les choses indispensables. »

Les légumes nouveaux se vendaient Place aux Herbes à Grenoble. « On empruntait avec d'autres paysans le car Trafort qui passait à 6h30 et qui traversait le village. Chacun partait avec un ou deux cageots. »

« Ma grand-mère adorait les fleurs. En parallèle des primeurs avec mon grand-père, elle avait pour spécialité la culture des chrysanthèmes. Elle avait une cinquantaine de plants. La culture est assez exigeante, c'est une plante gourmande. Pour les nourrir, c'était l'engrais naturel, le surplus des toilettes sèches du moment. Il fallait ensuite les éboulonner : on garde l'œil du centre et on enlève tous ceux de la périphérie pour avoir une grosse fleur. »

« Il y avait aussi des bêtes qu'il fallait nourrir l'hiver : les volailles, les canards... »

Des terres familiales, auxquelles on accédait en empruntant la rue Bastière jusqu'au chemin de fer, « permettaient des cultures dans la plaine, le maïs... Enfant, je participais aux travaux, quand il fallait gratter le jardin, chercher le foin et compagnie. »

Et puis, « l'hiver, il fallait bien vivre. À ce moment-là, l'Isère se répandait un peu de partout, il fallait que l'eau ne rentre plus dans les terres. Mon grand-père a travaillé pour confectionner les gabions² avec des volumes importants. Bien souvent pour le casse-croûte, il avait des cerneaux de noix et du pain. »

« Comme les gens vivaient en autarcie, ils n'avaient pas de moyens financiers. Ils ne payaient quasiment pas d'impôts et ils donnaient des jours de travail à la commune : curage des ruisseaux ou réfection des chemins, qui n'étaient pas goudronnés à l'époque. Ils se déplaçaient avec des graviers et de la terre dans les brouettes et allaient boucher les trous. »

« À ce temps-là, il n'y avait pas internet, tout ça, mais il y avait le bon sens paysan. »

Ainsi que l'indique le nom du Fontanil - qui vient de Fontus, dieu des sources - l'eau, depuis l'Antiquité, est au cœur de la vie de la commune avec la présence de sources et le passage de ruisseaux (le Rif Tronchard et le ruisseau de Lanfrey). « On a la chance au Fontanil d'avoir de l'eau qui coule un peu partout... Il n'y avait pas d'adduction d'eau comme on fait maintenant, chacun avait plus ou moins une source ou quelque chose pour vivre avec ». Ce don de la nature a permis l'installation, essentielle à la

vie des habitants, du moulin et des lavoirs à « deux pans coupés pour qu'on puisse frotter le linge. L'eau y coulait en permanence et les gens venaient avec la brouette de linge à laver ».

Partout, le passage de l'eau a été optimisé : « entre les rangées de vignes, là où maintenant il y a un parking, se faisait la culture des pommes de terre, betteraves, céleris, enfin de tous les légumes... qui n'avaient pas besoin de la même quantité d'eau. L'eau qui arrivait au bassin du jardin était toujours fraîche et servait de réfrigérateur : on mettait les aliments à conserver dans des bocaux en verre qu'on plongeait dans le bassin. Puis, le surplus de l'eau du bassin était amené au centre du terrain, à un point d'eau, et ça servait pour récupérer l'eau d'arrosage qui était tiédie à la bonne température pour les légumes et les fleurs. Quand le réservoir était plein, on bouchait la conduite, et quand c'était nécessaire, on remettait l'eau qu'on avait pris, c'était toute une organisation... L'eau n'était pas perdue. Avant, là derrière sur le parking, il y avait un lavoir communal qui profitait de l'eau du bassin qui repartait là en-dehors pour l'alimenter... C'était ça "le bon sens paysan" : réfléchir au pourquoi du comment avec l'expérience accumulée au fil des générations. »

Cette ingéniosité se retrouve dans des pratiques agricoles. « On effeuillait les maïs : on enlevait les feuilles de deux maïs et on faisait un nœud de manière à les mettre sécher à l'extérieur. Il y avait un grand fil suspendu avec dessous une barre de bois pour stopper et organiser ce qu'on allait mettre dessus, c'est-à-dire les maïs qui se chevauchaient tout le long, qui faisaient des grappes de maïs de un mètre ou plus et en haut, et qu'on faisait sécher. Alors pourquoi on mettait en haut une bouteille qui avait été mise dans le fil ? Pour éviter que les souris et les rats accèdent aux grains. Quand ils voulaient descendre par le fil et qu'ils arrivaient sur la bouteille, ils n'arrivaient plus à s'accrocher et ils tombaient. »

Une entraide permanente

Par ailleurs, peu mécanisés, les travaux agricoles nécessitaient une large participation des habitants...

« L'entraide était permanente... Tout le monde s'entraidait, un jour chez Pierre, un jour chez Paul... »

« La récolte se faisait dans la journée, deux jours au pire. Et puis après c'était les veillées d'automne. L'objet au départ c'était un travail en commun, pour rendre service aux uns et aux autres. On traitait les produits de la personne chez qui on allait. L'habitude était de se retrouver chez les Didon, les plus gros producteurs du coin. C'était des soirées mémorables pour l'effeuillage des maïs, pour la mondée pour l'huile de noix... Ce qui était exceptionnel, c'est qu'on commençait par tous travailler, et puis après, chacun commençait à raconter des histoires, à chanter, à boire la piquette. On mangeait des grandes tartes de

course, l'une était salée, l'autre était sucrée, selon les goûts de chacun... On se retrouvait autour d'un repas pantagruélique, avec tout ce que la ferme pouvait produire : saucisson, canard, lapin, pigeon. C'était pour la famille qui recevait de faire le maximum... »

Ces veillées rassemblaient alors toutes les générations : « et nous les enfants, on jouait au milieu de tout ça, il y avait les épis de maïs, les chats, les chiens... »

« La veillée commençait vers 19 h, dès que le soir était tombé et en général, à 23 h, tout le monde partait se coucher : c'était pas des soirées qui s'éternisaient, parce que la journée avait été longue et que le lendemain, on allait recommencer... »

Des liens forts entre les habitants

Pendant l'hiver ou bien les dimanches, lorsque les tâches agricoles étaient suspendues, la convivialité se poursuivait d'une autre manière... « À ce moment-là, il y avait plusieurs bars sur la place, on appelait ça des bistrotts... Un à côté de la fontaine était tenu par la famille Gaillan qui avait des terrains de boules derrière la mairie, là où il y a un parking maintenant, et un à côté du pont. C'était la famille Jullin qui avait, en-dessous des commerces, des jeux de boules également. À l'époque, le dimanche, quand il faisait beau, on allait jouer aux boules, et dès l'automne jusqu'à la fin de l'hiver, dans les deux bistrotts le samedi soir, c'était les concours de belote. »

Les relations entre les habitants étaient là aussi pour vivre ensemble les moments importants. Ainsi en était-il des jours qui suivaient un décès. « Quand une personne était décédée, il fallait en premier lieu qu'elle soit reconnue défunte par le médecin du village. Ensuite, deux ou trois personnes, hommes et femmes, participaient à la toilette funéraire puis c'était l'habillage. On mettait au défunt ses habits du dimanche. Ensuite, le corps était installé dans une des pièces de la maison facile d'accès, sur un lit recouvert d'un drap blanc. Ne voulant pas laisser la personne dans l'anonymat, l'isolement, les voisins, les intimes se regroupaient pour passer la nuit à le veiller. À ce moment-là, les souvenirs étaient évoqués, même les dissensions qu'on avait pu avoir avec le défunt.

C'était l'occasion de se restaurer avec moult cafés pour ne pas s'endormir. Pour passer le temps, on retrouvait les jeux de cartes... Et au lever du jour, chacun regagnait son domicile. »

« Avant les funérailles, il y avait la mise en bière par le service local des pompes funèbres. Le corps restait à la maison. Le stratagème était là : en l'espace d'un quart d'heure, le lit... tout avait disparu. On installait deux chaises et on mettait le cercueil dessus. Ensuite les funérailles se poursuivaient avec le passage à l'église et au cimetière. Participaient la famille proche, les amis, les voisins proches. Comme il y avait peu d'habitants, que tout le monde se connaissait depuis des générations, en définitive, tous les adultes étaient présents. Et ce cérémonial se répétait à chaque décès. »